

Vogue: 'King Koons', by Violaine Binet, June/ July, 2014

King Koons



Antiquity 3, 2009-2011

Avec un record aux enchères cet automne – 58,4 millions de dollars pour sa sculpture *Balloon Dog* –, **JEFF KOONS**, 59 ans, est aujourd'hui l'artiste vivant le plus coté. Enfant chéri des collectionneurs, enfant terrible de l'art : sa rétrospective new-yorkaise au Whitney Museum qui ouvre ce mois-ci devrait réconcilier les deux visages d'une star mondiale, dont l'œuvre enchante et provoque à la fois.

Par **VIOLAINE BINET**.

Comment vous sentez-vous à la veille de votre rétrospective au Whitney Museum ?

JEFF KOONS : Vous savez, c'est ma première grande exposition dans un musée à New York. Mon œuvre est mieux connue en Europe. Je suis donc enchanté à l'idée que le public américain, les jeunes en particulier, ait l'occasion de rencontrer mon travail. Ils en ont sans doute vu des reproductions à gogo. Mais l'art a une présence physique. C'est d'ailleurs ce qui m'a attiré dans l'art. Quand on regarde une œuvre, on ressent quelque chose. Nos paramètres de sensibilité, de compréhension, s'aiguisent et s'accroissent. Ensuite, des idées surgissent et s'ajoutent aux sensations. L'art interagit avec le spectateur, il nous engage plus intensément dans la vie. Par ce biais, il fait approcher une forme de transcendance.

Parmi les nouvelles œuvres produites pour cette exposition, une sculpture monumentale, intitulée Play-Doh. Vous y travaillez depuis vingt ans.

L'année 1994, j'ai offert à mon fils Ludwig une boîte de Play-Doh. Ludwig en a fait une montagne et s'est jeté dans mes bras en disant « Papa, wouaw ! ». Si manifestement fier. Ça m'a troublé. Voilà ce que j'avais toujours tenté d'atteindre. La joie, la pureté du geste enfantin, indemne du regard critique. Après avoir quitté mon fils, je suis retourné au studio et j'ai aussitôt commencé à faire une montagne de Play-Doh, afin de capturer pour moi-même cet état où on agit sans inhibition, avec l'impression que tout est parfait. Si j'examine aujourd'hui mon œuvre dans son ensemble, si je me pose la question de savoir quelles idées je cherche à communiquer, le point clé c'est l'absence de jugement. Le jugement limite nos capacités. La seule chose qu'il crée, c'est de l'anxiété. Plus on arrive à repousser l'anxiété, plus loin on va. Plus j'arrive à éloigner l'angoisse, plus le geste est fort. L'art est un circuit d'évacuation de l'angoisse en continu. À travers lui, je trouve le moyen de m'accepter moi-même et d'accepter les autres.

Comment Play-Doh a-t-il évolué ?

À l'origine, j'avais conçu un modèle assez simple, avec environ huit couleurs. Je voulais le faire en polyéthylène, une résine plastique. J'y tenais. Il aurait eu l'aspect d'un jouet. Comme les petites voitures qu'on roule, les maisons de poupées qu'on emporte au bac à sable, ces jouets qui donnent l'impression aux enfants d'être adultes. Mais j'ai voulu ensuite un modèle de grande taille, tendant vers l'hyperréalisme. Le polyéthylène s'est avéré impraticable. Je me suis alors tourné vers l'aluminium.

Varié de taille, d'échelle, de matière, repousser les limites : l'art, c'est ça ?

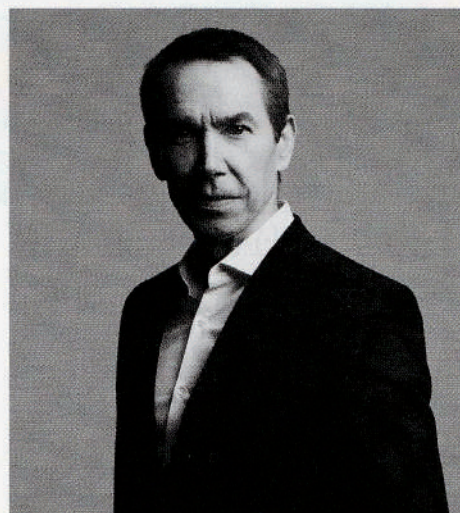
L'art n'est pas un objet fixe, c'est une matière vivante. Être un artiste, c'est exercer sa liberté, s'ouvrir aux essais, faire l'expérience de tous les gestes possibles à l'être humain. Des dix doigts, on touche à toutes les techniques, on croise tous les domaines – science, histoire, psychologie, philosophie... – c'est ce que j'aime.

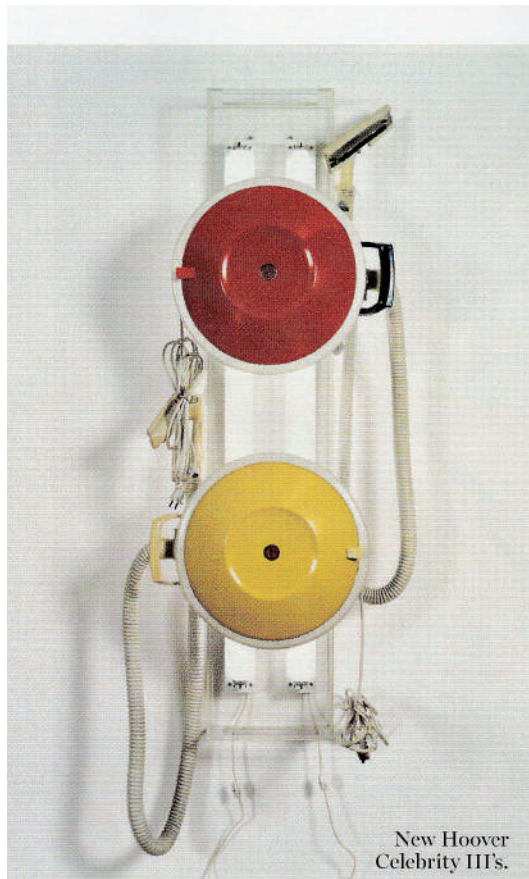
Quid du prix de l'art ? Le coût inflationniste de production de vos œuvres, leurs prix de vente records ? De ce côté, repoussez-vous aussi les limites ?

Je ne les considère pas. À mes débuts, je n'avais aucun soutien financier. Quand j'étais un jeune artiste, j'avais plusieurs jobs à la fois afin de gagner assez d'argent pour me produire moi-même. Juste avant que vous n'appeliez pour l'interview, j'étais en train d'exercer la liberté évoquée plus haut en dessinant. Le coût d'un dessin est celui d'un bic et d'une feuille de papier. C'est la société qui crée la valeur marchande des biens. C'est là que l'argent entre en jeu. Il s'agit d'estimer le prix du sacrifice qu'on est prêt à faire pour protéger une chose à laquelle on tient. Ça n'a rien à voir avec le geste créatif. Lui a besoin de peu. Les sources d'inspiration sont partout. Il suffit de se concentrer sur la sienne propre. ● ● ●



Play-Doh, 1994-2014.





New Hoover
Celebrity III's.



Made in Heaven, 1989.

«Toutes les femmes pour moi... sont un peu Vénus. Mon travail les place dans une position de déesses. Je veux les assurer qu'elles sont parfaites telles qu'elles sont. L'acceptation de soi, des autres, la célébration du genre sont au cœur de mon travail. C'est pourquoi la sexualité y est si présente.»
Jeff Koons

● ● ● *Beaucoup d'artistes admiratifs parlent de l'influence que vous avez sur eux. Damien Hirst, par exemple. De votre côté, vous évoquez votre dette à l'égard de Marcel Duchamp ou Salvador Dalí. Pas de jalousie ici et là. C'est rare.*

Le monde de l'art est un lieu de grande moralité, je trouve. Parce que c'est une communauté intéressée par le partage, par la transmission, par la circulation des idées. Elle me fait penser à la chaîne d'ADN qui raconte l'histoire de l'humanité. L'histoire de l'art raconte un récit parallèle. Manet fait référence à Velasquez. Velasquez emprunte à la statuaire grecque, à Praxitèle. Ces liens remontent loin et perdurent.

Vous êtes mariés depuis 2002 avec Justine Wheeler, qui était l'une vos collaboratrices au studio, avec qui vous avez une famille de six enfants. C'est important pour vous de partager votre vie avec une artiste ?

Justine et moi avons les mêmes intérêts, c'est fantastique. On se comprend, on se stimule. L'important, je crois, dans la vie, c'est d'avoir une vision. Si vous l'avez, il est facile de la réaliser. L'art peut changer la vie, changer la société. Nous avons cette croyance en commun. L'art veut entrer en compétition avec la nature, tenter de la surpasser, et en fin de compte échoue dans cette tentative – mais de peu. Nous comprenons ça tous les deux. Reste qu'en ce moment, nous mettons le miracle de la vie elle-même au-dessus du reste. Nous sommes si heureux avec nos enfants. Notre relation, et la relation avec eux, compte avant tout.

Les femmes sont magnifiques dans votre œuvre. Que vous les représentiez en pin-up ou, récemment, en répliques de statues antiques, elles sont toujours belles, attirantes. Toutes les femmes pour moi... sont un peu Vénus. Le type d'implication que j'ai auprès d'elles dans mon travail les place dans une position de déesses. J'embrasse leur nature biologique profonde. Je veux les assurer qu'elles sont parfaites telles qu'elles sont. L'acceptation de soi, des autres, la célébration du genre sont au cœur de mon travail. C'est pourquoi la sexualité y est si présente. La reproduction est l'essence de la vie. C'est donc le sujet principal de l'art. Mais la plupart des gens sont loin d'être à l'aise avec leur sexualité. Ils en ont honte, ils se sentent coupables. Ils s'en distancient. Alors qu'elle leur fait toucher l'éternel.

Vous n'avez jamais été aussi explicite qu'avec la série Made in Heaven, réalisée en 1991 avec La Cicciolina, députée italienne et star du porno qui a été votre épouse. On vous voit tous les deux faisant l'amour. Que pensez-vous de cette série aujourd'hui ?

Je suis toujours très fier de *Made in Heaven*. L'idée, oui, était d'accepter la sexualité. Accepter la simplicité de la vie. Accepter notre corps et avoir la confiance de le montrer. Si une œuvre de *Made in Heaven* était mon *Origine du monde* à la façon de Courbet, ce serait «Ilona's asshole».

N'avez-vous pas dit un jour : le sexe féminin équivaut pour moi à la beauté sur terre ?
Je trouve en effet le sexe féminin très beau. Sa forme, ses couleurs. «Les origines du monde», vous savez, j'apprécie beaucoup.

Vos œuvres récentes incorporent un fini ultra-lisse et coloré, des surfaces brillantes comme des miroirs. Êtes-vous en quête de perfection ?

Je ne crois pas à la perfection. C'est une quête vaine, de l'énergie consommée à fonds perdu. Le perfectionniste est un peu comme le chien qui court après sa queue. Pas loin du fétichiste. Quand j'ai une vision, je lui donne tout ce que j'ai, mais ensuite, je passe à autre chose. Il y a longtemps, j'ai adopté ce principe : la beauté est dans la simplicité qui mentoure. Tout est à disposition. Trouver de la grâce dans mon environnement équivaut à accepter le monde. Je trouve une telle récompense, tant de plaisir, tant de stimulation dans cette attitude.

La mode vous intéresse ?

Le concept m'intéresse. Comment la mode parvient à procurer un sentiment de sécurité, aide les gens à se sentir en confiance, à se présenter face au monde, à l'affronter c'est fabuleux.

Quel est l'enjeu quand vous apposez votre signature à des marques, BMW, Dom Pérignon, bientôt H & M, dit la rumeur ?

Ces collaborations sont choisies dans des secteurs qui me plaisent. J'exécute sérieusement l'expérience, toujours nouvelle, et donc productive. J'aime aussi l'idée de rendre l'art accessible.

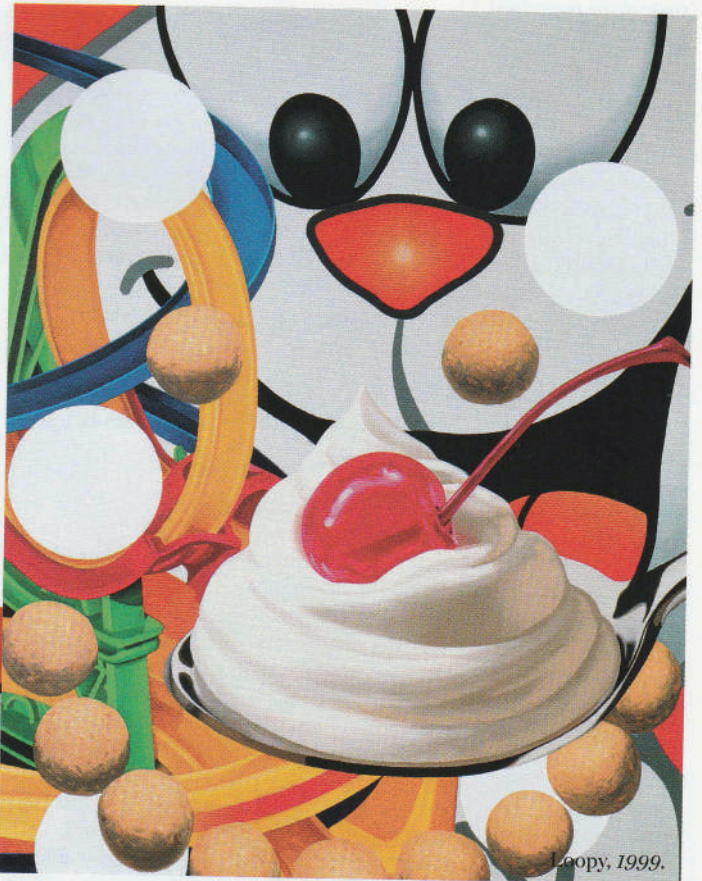
Vous reste-t-il quelque chose à accomplir ?

Oh oui ! Je n'ai pas accompli mon grand geste. Je veux dire, je suis très heureux d'avoir cette plateforme et reconnaissant à la communauté artistique qui m'a permis d'y accéder mais je suis encore loin du but. De la grande œuvre qui signifierait l'illumination. —

«Jeff Koons : A Retrospective», du 27 juin au 19 octobre, au Whitney Museum of American Art. whitney.org. Et au Centre Pompidou, du 26 novembre au 27 avril 2015.



Gazing Ball (Ariadne), 2003.



Loopy, 1999.



Olive Oct. 2013



Quad Elvis, 2007